

FEMMES
AU BORD DE LA NUIT

© Phébus/Libella, Paris, 2020

ISBN: 978-2-7529-1201-5

MICHEL QUINT

FEMMES
AU BORD DE LA NUIT

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pour toutes les victimes de violences conjugales ou domestiques. Avec un grand merci à Delphine Beauvais, directrice lilloise du pôle violences faites aux femmes au sein de l'association SOLFA (Solidarité Femmes Accueil), pour son accueil bienveillant, et mille mercis pour sa confiance à Annick Estenoza, entrée vive dans ce roman.

PROLOGUE

Dans la touffeur d'un midi de mai, il décapite à l'ancienne, d'un mouvement ample du torse, le geste immuable des faucheurs, avec un grand ahan qui vide sa poitrine, et la lame courbe, affûtée, fait rouler les têtes loin des troncs. Un pas, comme il entrerait dans un champ de luzerne à couper, et hop là, il passe à la victime suivante, en silence, hors ce rugissement du poumon pour donner toute la puissance aux muscles. Derrière lui, les corps navrés tombent en vrac, désarticulés. Quand il en a terminé, sa sombre besogne achevée, il reste là-bas, un peu à l'écart, tout le brûlant du soleil à la nuque, à contempler son carnage, hors d'haleine. Un type solide, surtout du buste. Le reste fait pas mal gringalet. Blond cendré de poil, l'épaule droite déjetée par le poids de la faux oubliée à bout de bras, le front ensué, l'œil mauvais, les lèvres retroussées sur les dents, à reprendre haleine. La cruauté, il respire la cruauté, pas d'autre mot.

En retrait, dans l'ombre d'un long bâtiment bas, une femme à la beauté pâle, courtes boucles vénitiennes, un rêve de femme aux yeux clairs, d'eau vive, attend debout. Elle est là, tendue de ne rien pouvoir, compagne de tyran sanglant tenue d'assister à une cérémonie terrible. Ou captive obligée

au spectacle d'un châtiment promis en cas de désobéissance de sa part. Elle a sursauté devant la violence des coups. Une main crispée froisse sa robe entre les seins, l'autre serre contre elle une adolescente brune au visage pur, teint mat et regard torve, lointaine. Ou résignée à laisser passer ces barbaries sans en souffrir. Elle a l'habitude de baisser le rideau, fermer boutique, quand le cours de la vie écorne ses rêves. Surtout depuis que maman est avec ce type.

Justement il se tourne vers elles. Cette façon qu'il a de vouloir sidérer ou séduire d'un regard, posséder surtout, et cette voix impérieuse, grave, d'homme à poigne, qu'on ne la lui fait pas à lui, elle en grincerait des dents la jeune fille :

– Je suis dans mon droit non ? Chez moi je fais à ma mode, non ?

La femme, Cécile, répond d'un brouillon de sourire, oui Jacky, bien sûr Jacky que tu es chez toi, et quand même elle ose ajouter, avec des taches de rousseur ou du miel, de la douceur et des bouts de sa beauté dans sa voix, de la lassitude aussi, *mezzo voce* :

– Décapiter cinq mannequins en cellulo, excuse-moi mais il vaudrait mieux ne pas te vanter de l'exploit. Et puis Lydie...

Alors il laisse tomber sa faux aiguisée rasoir, remonte vers elles, le cheveu blond cendré magnifié par la lumière, pas bien grand, il accepterait d'être comparé à James Cagney, acteur spécialisé en ennemis publics, s'il le connaissait. Un type tout en mâchoire et pectoraux, pour dire l'essentiel, bermuda framboise, polo fraise pour mentionner le superficiel :

– Parce que tu crois que ta fille est encore une gamine à dix-sept ans ? Voir bousiller des poupées de vitrine elle s'en remettra. J'ai tué personne. Je me débarrasse de foutus trucs qui encombrent ma propriété contre mon gré. Même, tiens, l'idée me vient, que je m'en vais porter plainte pour occupation d'un domaine privé sans autorisation. Me laisser

faire par une bande de romanos ou de melons, et puis quoi encore? Le temps de faire constater devant huissier, on dresse la liste de ce qu'on nous a piqué, déclaration aux assurances, mais avant on brûle tout le bazar entreposé ici. Parce que sûr qu'on va trouver des marchandises volées. Faut les faire disparaître. Manquerait plus qu'on tombe pour recel!

Bref silence. Cécile fronce le nez et, cette moue charmante, les taches de rousseur avivées, Jacky la connaît, elle dit aucune importance fais comme tu veux. Elle se plie à son bon vouloir. Il claque des doigts :

– Eh les filles, c'est pas *Boucle d'or et les trois ours* tous les jours! Qui a mangé dans mon bol, qui s'est assis sur ma chaise, a dormi dans mon lit, gnagnagna...! Oh la jolie petite fille endormie, comme elle est touchante! Même qu'on hésite à la bouffer toute crue! Couillons de nounours!

Il ricane, sait pas rire en vrai, juste un peu grimacer des lèvres et faire ce bruit de cigale. Toujours serrée contre sa mère, leurs bras enlacés à la taille, Lydie a soupiré, profond. Elle le connaît son beau-père, ses rodomontades, son côté va-t-en-guerre et ses dégonflages. On va voir ce qu'on va voir et on ne voit jamais rien. Elle soupire sans le regarder, elle a un jean et un petit haut noir ajusté, pas trop sexy mais quand même, un court frisottis de cheveux sombres, on penserait une beurette. Or pas du tout, son père venait de Breda, aux Pays-Bas, un motard de printemps. Lydie la belle, une jeunesse du temps présent, Lydie soupire :

– Ben oui, t'as raison, les trois ours n'ont jamais eu la méchanceté de porter plainte contre Boucle d'or.

Et là-dessus on dirait que le soleil s'acharne, glisse vers Cécile, fait exprès de venir les brûler, elle et sa blondeur désordonnée, pas un cheveu en place, sa petite robe-tablier couleur ciel. Au point qu'elle ose donner le signal, assez d'enfantillages, on fait quoi? Elle cligne des yeux, recule devant l'éblouissement solaire presque immédiat :

– On rentre à la maison. La police, les assurances s’occuperont de tout. S’il te plaît, Jacky. Prendre la place d’une morte, occuper son domaine dans ces conditions, je ne peux pas. Revenir ici après trois ans, la première fois après le décès de ton épouse, te frotter à des souvenirs, à l’absence, tout était très courageux de ta part. Pardonne-moi d’avoir eu peur de ce retour, de t’en avoir empêché jusqu’à aujourd’hui. Maintenant suffit d’avertir la police, on ne va pas tendre une embuscade aux gens qui ont squatté ta résidence de campagne ?

– Et pourquoi pas ? Quand ils reviendront, parce qu’ils vont revenir, ils habitent ici, je serai là pour les accueillir comme il faut. Et puis c’est quoi ce discours, tu te tais si bien, alors ta psychologie à deux sous merci. T’as rien empêché figure-toi. Moi j’ai le droit de revenir chez moi au moment choisi par moi et je serais revenu depuis longtemps si j’avais eu envie. Fallait juste digérer, faire mon deuil comme on dit.

Il laisse un temps, ouvre grand son sourire de brigand, effleure du pouce le menton de Cécile :

– Laisser notre amour panser mes plaies.

Connard, pense Lydie.

Ils sont arrivés en fin de matinée. Depuis Lille une demi-heure de route, par Avelin et Mérignies, les lointaines banlieues résidentielles de la métropole, droit vers les lisières de l’ancien bassin minier, Mons-en-Pévèle, Moncheaux et Leforest. La maison s’appelle « La Vacquerie », du nom d’un hameau pas loin. Vingt ans que Jacky a acheté, pas cher, avec encore, à l’époque, des fantômes de mineurs silicosés battant la campagne, de Polonais renvoyés chez eux en 1934 depuis le carreau d’une fosse, là, tout près, à cinq minutes de marche, et l’écho lointain, souterrain, des coups de mines, comme une colère de revenants furieux. Aujourd’hui, ces lieux de labeur et de pauvreté, ces hauts lieux du monde

ouvrier, sont colonisés par des couples aisés, avec enfants et chien, sans mémoire. Sur le tracé des anciennes voies ferrées des houillères, sur le trajet des rails suivis jusqu'à la mine par les forçats du charbon, courent des routes bitumées. La Vacquerie était autrefois une ferme modeste, sans chichis. Avec Jacky elle s'est rhabillée de neuf. Toutes les briques ont été piquetées, rejointoyées couleur pierre. À droite du haut portail d'entrée, une façade, quatre fenêtres de rang, et toute l'habitation derrière, six chambres et le tralala pour les maîtres de céans, il faut entrer pour voir une grange à gauche, dos aveugle à la rue en pente douce, et le long logis de plain-pied, d'anciennes étables réhabilitées, trois chambres et un autre tralala, le territoire des invités. Aujourd'hui une des chambres, la grande, a été transformée en atelier de couture. Où, parmi les coupons de tissus, les ciseaux, la machine à coudre et les patrons de robes, quelques-unes en cours de confection, dormaient les mannequins articulés et nus, impudiques. Jacky a tout foutu par terre, ravagé, piétiné, déchiré, rageur. Il a construit un champ de ruines. Et puis les femmes de plastique il les a traînées dehors, furieux à voir rouge. Non mais, sa résidence secondaire transformée en atelier clandestin? Traînées dehors, alignées et exécutées avec la faux trouvée dans la grange.

Déjà, sitôt poussés les vantaux du portail pour entrer son 4×4 BMW, il avait eu la certitude d'une étrange intrusion : pelouse tondue, les herbes folles du verger, en face, ratiboisées et odeur sucrée de foin. Et après trois ans de laisser-aller sans intervention de jardinier, les meubles d'été, en teck, sortis là-bas près de la véranda, la cause était entendue : on squatte ici, chez lui ! Un cambrioleur ne fait pas le ménage, ne remet pas la clé sous la pierre, à l'entrée. L'idée l'a pétrifié un instant, d'être envahi, que quelqu'un s'était glissé dans son intimité, un étranger, des étrangers. Il en a été estomaqué, littéralement, noué de l'estomac, éventré, une douleur à se plier en deux, qu'on ait osé, osé!!!

Merde! Il en est demeuré un peu appuyé à la BMW, s'est repris, Jacky Doutriaux fait toujours face.

Pourquoi il est d'abord entré dans la partie invités, allez savoir. Peut-être parce que Cécile et Lydie ont mis le nez sur les vitres des fenêtres, une main en visière, essayer de voir à l'intérieur. Il a appuyé sur la clenche, la porte s'est ouverte et il est tombé sur l'attirail de couture et ces femmes à poil, avec des faux cheveux, la paupière basse et du rouge à lèvres pour faire cet air dédaigneux qu'elles ont toutes dans les vitrines des magasins de fuffes. Invariablement Jacky a envie de les baffer, qu'elles arrêtent de se donner des allures d'êtres supérieurs dans leurs fringues dernier cri ou, pire, leur lingerie à faire bander un moine. Pas un bon exemple pour les femmes honnêtes qui les admirent, tâchent de les copier, c'est forcé. Si toutefois il est encore des femmes honnêtes, soumises au mari, et pas que des dévergondées en sommeil. Sérieux, il l'a toujours pensé, même tout petit. Pas tout à fait en ces termes de moine en érection à l'époque mais avec des émois intimes de cette sorte. Sa mère était ainsi, comme en réserve du monde, au-dessus de tout. Véronique, Véro, feu sa première épouse, pareil. Qu'est-ce qu'elles se croyaient? Mais bon, qu'elles reposent en paix. Cécile, c'est Cécile, quoi dire d'autre? Elle ne baisse pas les yeux et c'est bien, ils sont tellement trop magnifiques. Même pas sous le regard d'autres hommes. Sur cette habitude, faudra quand même peut-être que Jacky la redresse un jour. Pour l'instant, il est encore fier de la promener en société comme une jument de race dans une vente à réclamer et de faire des envieux.

Justement, là, une fois le massacre consommé, elle supporte le pouce de Jacky à son menton, ne cille pas une seule fois :

– Alors, en attendant fais-nous faire le tour du propriétaire. Tu verras si on t'a piqué des trucs.

Et, de sa démarche alanguie, reins creusés, sur ses sandales bleues à talons, elle chaloupe vers le corps de bâtiment

qui prolonge la maison, agrandi par la véranda et la terrasse avec le mobilier de jardin. Lydie traîne la savate jusque-là, s'y installer, s'accouder à la table de teck sans cesser de pianoter sur son portable. Magali va adorer la photo de ces mannequins trucidés. Magali, son amie. Sa rivale dans l'amour de Seb, un prépa HEC qui embrasse, mmm!

Maintenant, la BMW planquée dans la grange, ils passent toutes les pièces en revue, tous les deux Cécile et Jacky. On dirait une visite de bien à vendre. Elle traînasse, prête à trouver des traces de Véronique, un cliché sous verre, un foulard chiffonné, oublié avant la fin, comment elle était heureuse ou malheureuse dans ce cadre, l'imagine à lire dans un canapé, préparer un repas, considère la seule concession à un luxe ostentatoire, la cuisine équipée dernier cri, qui fait l'angle saillant sur la cour intérieure, fermée par une verrière de style industriel. En même temps elle trouble de mécontenter Jacky, profaner le mausolée d'une morte. Il peut être soupe au lait et revenir au calme aussitôt, il est vrai. Elle laisse ses mains timides effleurer le mobilier vintage, les chaises paillees, les divans art déco, les buffets Henri II, les lits à dossier en chapeau de gendarme, la déco charmante. Elle aime bien. Qui aurait pensé que Jacky aurait un tel goût? À coup sûr c'est Véronique, la disparue, qui a présidé aux aménagements.

Pendant que Cécile continue sa visite de musée, Jacky furète. Perquisitionne à la sauvage, vln les piles de chemises, les robes au diable, le petit linge, chaussettes, bas et compagnie, les tiroirs des commodes je vais te les aérer, moi! Sans voir que partout où c'est possible, le salon, les chambres inoccupées, meubles et objets ont été époussetés mais remis avec un soin obsessionnel en l'état exact où Véronique les avait laissés, même une carafe d'eau sur le buffet du living, sans voir la déférence des squatters devant son univers passé, il valdingue l'intimité, à belles brassées

de vêtements balancés au parquet, des deux chambres occupées. Ainsi il découvre qu'une famille entière, papa, maman, et fille, tiens les voilà les trois nounours, ont élu domicile. À zyeuter vite fait dans son armoire, il devine que la gamine n'en est pas une, elle est Jekyll et Hyde, des frusques sages et de l'effronté, de l'échancré pour faire envie. Il en ricane Jacky, avec son grincement de cigale, pas qu'il ait le cœur à rire mais décidément toutes les mêmes, des diaboliques, y compris les jeunes filles en fleur. Donc quatre usurpateurs des lieux en tout. Avec le pensionnaire du logis des amis. Un pain grillé celui-là. À bien y penser, la rogne rouge un peu tassée, Jacky le parierait. Il a des babouches et la photo d'une femme enfoulardée avec deux gamins bouclés dans une rue de village mangée de soleil où passent des ânes. Sûrement la famille restée au pays, en Algérie ou va savoir. Il n'a pas pris le temps de fouiller plus avant, chercher des papiers, le besoin de bousiller sur-le-champ les mannequins l'a saisi de colère. Et les colères de Jacky ouilleouilleouille! Ici aussi il manque de temps, va se mettre à trouver des identités et appeler la maréchaussée avec des noms à leur livrer et puis, depuis l'étage, une chambre qui lui servait de bureau du temps de Véro, il voit Lydie se lever, se tourner vers le portail, entend un bruit de moteur, un diesel asthmatique. Les voilà les indésirables, pris la main dans le sac! Alors il attrape Cécile par le coude, l'entraîne vers l'escalier :

– Viens, faut pas rater la fête : je vais les accueillir comme ils méritent.

CHAPITRE I

Quand Jacky déboule de la maison, Cécile à la remorque, un homme montagnoux, énorme et cabossé, descend d'une R25 blanche et vénérable. Des mains à broyer la portière, des godasses de pointure à ne pas croire, un joli bedon sous la chemise hawaïenne sortie du jean, les cheveux blonds d'un gamin qui s'est fait une coupe lui-même. Et il sourit tout seul, de tout son visage bosselé. Un bon sourire d'ancien poids lourd retiré des rings, désormais incapable d'autre chose que de tendresse, toute violence oubliée entre les cordes. Un sourire qui s'élargit devant le couple :

– Mon Jacky! Je croyais que tu ne viendrais jamais!

Et il prend Jacky, ahuri sur l'instant, dans ses bras, le secoue, ça lui fait plaisir, vraiment. Et madame que je vois là, c'est la nouvelle Mme Doutriaux, hein que oui? On a failli se croiser au moment de... Ouais, bon... Et mademoiselle là-bas, je suppose parce que Véro et toi vous n'aviez pas de... enfin, tu sais bien : cette demoiselle est la demoiselle de ta dame, pas ta fille à toi? J'ai deviné juste, hein? Enchanté doublement : Thomas Weynants. On dit Tom.

Cécile chuchote son prénom, celui de Lydie. Tom a posé son regard vert sur Cécile, doux, d'une douceur de bon bisou, à la faire rougir que pour une fois on ne lui reluque

pas les seins. Jacky n'a toujours pas retrouvé la parole, il bredouille, cymbalise son chant de cigale pour faire bonne figure, supporte l'accolade, perdu, pas encore capable de comprendre la présence de Tom, qui le tient à bout de bras maintenant, laisse dévaler les phrases à toute vitesse d'une voix d'urgence, vite, comme une protection verbale, épaisse, un bouclier de mots, ceux d'un gamin menteur qui cherche des excuses, qu'on ne l'interrompe surtout pas, qu'on ne le torgnole pas :

– T'es pas fâché, hein ? Tu sais ce que c'est, j'ai eu des revers, t'es au courant qu'on a vendu la maison ? Bien sûr vu qu'on était voisins ! T'habites toujours notre rue Jack-London ? Tout ça c'est rapport à que je peux plus exercer comme expert-comptable, et la reconversion tu sais ce que c'est, et je me traîne une réputation, les gens racontent... Bref, pas de boulot, on était sur le pavé, Babette, Géri et moi. Je ne t'en veux pas de pas m'avoir prêté des sous à l'époque : j'aurais gaspillé tu sais comment, hein... Mais je me suis souvenu d'ici, que t'avais juré de plus y mettre les pieds, rapport à Véro, la tragédie et tout... Je t'aurais demandé la permission, je te connais comme si je t'avais fait, tu aurais accepté de nous loger, mais il aurait fallu reparler de Véro, c'étaient des souffrances encore, j'ai préféré entretenir ta maison en douce, dans le respect, sans faire d'esbroufe, par amitié... Nous deux Babette on a tout rangé les souvenirs de Véro dans des cartons au grenier, presque tout, histoire de t'épargner la douleur. On a bien fait, hein ? Mais on n'a rien changé aux meubles ni rien, on n'aurait pas eu les moyens de toute façon et puis de quel droit, hein ? Que les provisions, le contenu du frigo et du congélateur, là on a tout mangé, que rien ne se perde, on a bien fait, hein ? Un peu de vin aussi de la cave, les blancs qui allaient se madériser, les millésimes en bout de course. Fallait pas les laisser gâcher, on a bien fait, hein ? T'es pas fâché ?

Jacky, un peu interdit, s'entend répondre non, pas fâché, tu as bien fait, sent la présence à son flanc de Cécile, le bras qu'elle glisse sous le sien, devine le sourire à charmer un bourreau qu'elle offre à Tom et se reprend à la seconde, retrouve du nerf :

– Et l'autre bougnoule, là, qui squatte les appartements d'amis, la cousette aux falbalas, dentelles et fournitures pour dames, c'est qui ? Pas un de mes vieux amis que je sache !

Tom regarde Cécile, Lydie arrêtée tout près, téléphone au poing, presque inquiète de cet ogre tendre, et il baisse la paupière, fait le chien battu, se tourne un rien vers les chambres d'amis, comme par pudeur, ne pas laisser voir son émotion, et découvre tout soudain le carnage, râle un peu mou, fataliste et désolé :

– Oh merde, les mannequins de Nedim ! Forcément ils sont foutus... C'est toi?... T'aurais pas dû mon Jacky !

Et le voilà parti examiner les cadavres de plastique, attraper une tête par les cheveux comme Salomé celle de Jean-Baptiste, redresser un torse, ramasser la faux, en tâter le fil :

– Tu crois qu'on peut les réparer ? Non, hein ! T'as fait ça avec ce bazar ?

Il esquisse un balayage, manche trop haut, manque se trancher un mollet :

– Hou là... ! Nedim l'a aiguisée pour débroussailler dans le verger. Regarde, les cous sont foutus, t'as égratigné les mentons, les épaules, les perruques, c'est pas du boulot mon Jacky ! Remarque je comprends ta réaction, tu pouvais pas savoir... On t'a un peu envahi quand même... Nedim, ça va lui faire un choc.

Il est là, énorme et ballant devant le charnier synthétique, fait deux pas jeter un œil à l'intérieur :

– La vache. Avec ce massacre, tu le renvoies en Syrie dans les apocalypses qu'il a fuies. Sa maison bombardée, tout le bazar de la mort, il l'a vécu. Alors revivre le cauchemar... Putain...

Et Jacky reste interdit de ce désarroi ému, sans chichis. Pris en défaut de rancune, toute colère éteinte, comme depuis toujours avec Tom. Personne n'a jamais pu lui en vouloir, ni les instituteurs, ni les copains, ni les filles. Excepté Babette et ses créanciers. Et encore, sans véritable haine, par nécessité ou amour-propre, face à un manquement qui amène le désordre.

C'est au point que tous les quatre, Cécile et Lydie venues en renfort, se mettent à relever les corps, jouer les croque-morts après une catastrophe ferroviaire, s'efforcer de les rendre présentables, dignes d'une inhumation chrétienne, constater que non, les blessures sont irrémédiables, ces demoiselles finiront à la déchetterie. Tom s'en charge, madame Cécile, mademoiselle j'ai pas compris ton nom, Lydie, ah, c'est joli Lydie, un prénom de reine, *Salomon et la reine de Lydie*, c'est un film... Tout le gâchis mon vieux Jacky, je m'en charge. Tout est de sa faute à Tom. Ah, et à propos :

– Il y a des draps dans les quatre chambres qu'on n'occupe pas. Babette n'a touché à rien, tout est comme du temps de Véro, oui bon pardon, comme avant, elle a juste fait les lits au cas où. Des fois que des migrants, ou des femmes qui auraient besoin, oui enfin je t'expliquerai... Mais vous, votre venue, ça tombe aussi bien. Je vais vous aider à monter vos bagages, tu restes combien mon Jacky ? Le week-end ? Plus ? Tu es chez toi, bien sûr et merci de ton hospitalité, merci madame Cécile, d'ailleurs il faudrait qu'on parle. Je vais faire à manger. Du léger à grignoter. Une omelette, vous voulez ? Ce soir, Babette et Géri seront là, on fera barbecue. Mais d'abord les bagages, s'installer, se doucher, se changer... Allez, vous connaissez les lieux aussi bien que moi !

Son rire est à sa mesure, géant, un rire de moulin à vent par grand temps, un froufrou de toile tendue terrifiant, et ses yeux verts sont emplis d'une trouille simple, celle des gens sans méchanceté. Il a confusément peur de se faire

engueuler, virer, Jacky n'est pas un tendre, et ces dames il ne les connaît pas, peut-être elles sont jalouses de leur territoire, pas partageuses. Alors il précipite le mouvement, balaie d'un geste l'instant de possible interrogation, comme un concierge pas très sûr d'offrir un service à la mesure. Et le voilà à courir ouvrir le coffre de la BMW, sortir deux sacs de voyage, cavalier jusqu'à la porte de cuisine, entrer, stopper net, tourner la tête :

– Vous avez choisi où vous dormez ?

Jacky, Cécile et Lydie ont suivi, un rien saouls de cette accélération du temps, muets, privés de parole plutôt, s'arrêtent juste avant de se cogner au dos de Tom, les palmiers de sa chemise, mauves sur fond de sable jaune. Cécile est si surprise qu'elle pose la main entre ses omoplates, sent le dur de la musculature. Il repart comme s'il obéissait à sa poussée légère. Et Jacky s'ébroue, se remet les yeux en face des trous, il le dit en ces termes d'ailleurs, et puis que :

– ... t'as pas répondu à ma question : c'est qui le raton dans les appartements d'amis ? Ce Selim...

Tom s'immobilise, les sacs à bout de bras, sa voix est précise, avec le moelleux de la supplique non formulée :

– Nedim. Il est libanais d'origine, réfugié politique de Syrie, Alep, où il a laissé sa femme et ses deux fils.

– Et il fait quoi ?

– Tu as vu : tailleur pour dames.

Cécile pose une main sur le bras de Jacky, le dépasse, va toucher encore le dos hawaïen de Tom, presque caressante cette fois, Dieu quel colosse ! Pour tenter de s'y retrouver entre ces deux-là, elle est assez perdue. Ces deux-là se connaissent ? À l'évidence. D'où ? Elle renifle une histoire commune, la mort de Véronique dedans, essaie d'imaginer Babette et Géri, elle a entendu les noms, la femme, le fils ou la fille, elle n'ose pas demander quelle maison habitait Tom dans la rue de leur propre demeure en banlieue de Lille, elle devine surtout, outre le chômage, la galère, des malheurs

plein les poches de Tom... Surtout elle sent que l'armistice entre lui et Jacky est préférable à tout nouveau *casus belli*. Mais elle sait le cessez-le-feu fragile. Elle sourit :

– Oh c'est charmant, et si rare !

Jacky aussitôt, acerbe, voix acide, vinaigrée :

– Tu comptes lui commander une robe ? À un type qui travaille au noir ? Si ça se trouve il ne parle même pas français !

Tom se remet en marche, gagne le vestibule vers les étages et de sa voix qui roule :

– Il ne parle pas du tout. Jamais dit un mot depuis que je le connais.

CHAPITRE II

Jacky a vu arriver Thomas Weynants, Tom, dans sa classe de primaire, le CP, peut-être la rentrée d'octobre 1966, comme un Augustin Meaulnes rigolard et démesuré. Monstrueux. Le maître, un des dernier hussards de la République, lui octroie une place au même pupitre, le modèle ancien, en bois, avec encrier de faïence, casier ouvert dessous et banc fixe, un pupitre côté fenêtre, et le jour s'obscurcit de sa stature étonnante pour un gamin de son âge dont la blouse grise, fermée par une ficelle, ceinture perdue il ne sait où, moule le torse. L'ombre vient sur Jacky comme si on éteignait la lumière d'un paradis enfantin. Et tout de suite Tom commence à chuchoter à l'oreille de Jacky, à se cuirasser de mots, s'habiller de légende, gaver d'avance la curiosité de son voisin ébahi de ce copain débordant, décourager ses questions. Quand le maître fait le premier appel, Weynants Thomas, avec son W initial, est le dernier nommé. Les autres ont crié : «Présent!» Lui dit, à la volée et d'une voix de garde champêtre :

– C'est moi. Je suis nouveau. Mon papa est dans les affaires. On vient de Paris mais ma mémé habitait ici. Et elle est morte alors c'est tout, nous v'là.

Il a gardé le sourire pour claironner sa tirade, y compris sur l'annonce de la disparition de sa grand-mère. Jacky,

rouge de gêne, voudrait rentrer sous terre, surtout pas être associé à cet hercule va de la gueule, et la classe se croit autorisée à rigoler un instant de cet incongru tout content de raconter un deuil, avant le « Silence ! » du maître, M. Descarpenteries.

Les rires cesseront définitivement à la récréation quand ce troupeau de tout nouveaux de primaire, six ans et des poussières, encore incertains des amitiés et alliances à nouer pour l'année scolaire, verront la stature de Tom en vrai, qu'ils lui arrivent à peine au poitrail et que les grands du CM et CE ne le regardent pas tous de haut. La cour est à l'ancienne, plantée de deux rangées de trois lourds marronniers, carrelée de briques, avec un préau au fond devant les huit salles de cours, quatre en bas, quatre à l'étage, au plancher brut et triste, desservies par un couloir hérissé de portemanteaux comme des crocs de boucher. Jacky a choisi de s'adosser au tronc du premier arbre, le plus près du portail d'entrée en tôle pleine, de se mettre hors de portée de l'ogre bienveillant qui lui a glissé une terrible prédiction : ils allaient bien s'amuser à deux. Non merci. Pourtant il n'ose pas protester quand Tom le rejoint et reprend les confidences entamées à mi-voix pendant que le maître écrivait les voyelles au tableau noir, vert pour être exact. Pas intéressant : Tom sait presque lire et écrire couramment. Il se prévoit une année pépère, le temps que les autres le rattrapent dans le savoir. Les autres qu'il a épatés une première fois quand le maître a voulu le coincer pour bavardage et lui a demandé de relire A E I O U dans le désordre. Tom a obéi à toute vitesse. Il a même lu la date tracée en cursive au-dessus de la liste des voyelles. La classe en est restée baba. Plus tard il s'affirmerait comme un athlète hors catégorie du calcul mental et des problèmes de trains, de baignoires et de piquets de clôture. Mais ce sera les années suivantes, une fois les hiérarchies intellectuelles établies depuis longtemps. Ce premier jour, avec son franc-parler

maladroit, son avance dans l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, sa taille, et sa douceur de bon géant, il fascine. À la récré, on vient faire allégeance sous le marronnier où il tient audience près de Jacky, plier le genou devant lui. Et lui a décidé que Jacky serait son copain. Pas à barguigner. De toute sa vie, du moins jusqu'aujourd'hui, cinquante-deux ans plus tard et le risque pris de fâcher Jacky par son usurpation de propriété, il ne faillira pas à cette décision.

Si Jacky se force la mémoire, il trouve des images tout au fond. Jamais regardées, refoulées à vrai dire. Peut-être de ce premier jour. Non. Plus tard. Parce que le premier jour le repoussait dans l'ombre... Dès le lendemain, les semaines ensuite, les relations se sont normalisées, le couple d'amis indéfectible est apparu, au moins pour la galerie. Tom a entretenu un moment la légende du père, préparé l'arrivée d'un messie domestique. Leur vie à Paris, les soirées mondaines chez eux qu'il vivait par les portes entrebâillées, les jolies femmes et les parfums, les messieurs aux yeux calmes, Charles Trenet, «J'ai ta main dans ma main», maman à crever de beauté dans des robes en soie décolletées, il a raconté ces paradis enfuis, incompréhensibles, aux effarés de CP, appuyé à son marronnier. Alors le papa mythique, l'habitant des étoiles, toute la classe l'a attendu. Jacky comme les autres.

Et un soir de seize heures trente, le lâcher de moineaux en blouses grises, la sortie des potaches, il était là, devant l'école, Francis Weynants, en complet gris quatre boutons cravate pourpre, le cheveu sombre et un sourire Las Vegas pleins feux, appuyé à l'aile d'une Impala noire, une américaine au cul en accent circonflexe. Le Tom placide devant le pire, capable de supporter un tremblement de terre, toute la classe l'aurait juré, Tom a élargi son éternel sourire, le même que celui de son père, et a traversé sans regarder sauter dans les bras de son papa. Jacky entend encore le cri

«Papa!» et Tom qui manque se faire écraser par une Simca. Son papa est rentré de Belgique, le séjour à Anvers s'est bien passé. Les mamans venues chercher leurs rejetons à la sortie des classes en ouvraient des yeux soucoupes sur des visions d'Hollywood. Le sentimental et le pathétique en même temps, l'enfant en danger et le refuge des bras virils, et puis surtout cet homme si beau dans cette auto, elles en concevaient de brefs émois coupables, restaient nouilles à regarder le tableau. Jacky a attendu la fin des effusions père-fils, que Tom lui fasse signe et il a traversé, bien regardé à droite et à gauche si la voie était libre, traversé dire bonjour à M. Weynants. Sourire, sage comme une image, bien poli. Un héritier en herbe de la gentry Lille-Roubaix-Tourcoing.

Là Jacky était dans son élément, l'univers des possédants, la crème de la société. Papa Henri Doutriaux, bientôt sexagénaire, roule Jaguar, loge sa petite famille dans une maison de maître sur le versant chic de Roubaix, boulevard de Paris, et toutes les dames, sauf sa femme, une ancienne jeunesse blasée, les dames du beau monde local adorent l'écouter. Il possède un petit empire immobilier, en salles de spectacle, cinémas, cabarets dansants, immeubles divers et fait un peu le promoteur pour passer le temps. Plus tard Jacky veut ressembler à son père.

Pas Tom. Derrière la légende dorée qu'il lui a bâtie, il sait le carton-pâte de la vie du sien, les aléas du quotidien, les départs cloche de bois aux aurores où il doit abandonner ce qu'on ne peut pas fourrer dans l'Impala, une peluche, des livres, un babyfoot, on t'en rachètera un autre petit Tom... Le visage chiffonné de sa mère, une folle amoureuse prête à se sacrifier pour que son homme continue de porter beau. Francis Weynants est joueur professionnel. À six ans, juste avant le déménagement pour Roubaix, Tom a perdu toute illusion, vu sa mère rentrer à l'aube, la robe du soir renfilée de traviole, défaite, puante de sueur et d'autre chose,

et tendre au beau Francis une poignée de billets. Papa a dit merci Jeanne, on va pouvoir garder l'Impala, je paie ce que je dois et on file. Ce matin-là, Tom a vieilli d'un siècle sans cesser d'aimer un père si hors du commun. Mais il a décidé que sa vie serait belle, et il se sait doué d'une intelligence, d'une mémoire aussi, hors du commun et bien suffisante pour parvenir à ses fins. Aujourd'hui il n'a pas encore de projet précis, mais il voit bien la tête du maître, celle des copains, quand il multiplie à la seconde, de tête, treize fois quarante-deux égalent cinq cent quarante-six. Il a une vision confuse de son avenir où son avantage intellectuel sera déterminant. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir un penchant pour les chiens perdus, même avec collier. Jacky en sera le bénéficiaire et la victime.

Ce soir-là, au début du CP, Tom présente Jacky à Francis qui donne le spectacle du papa modèle, paternel comme il convient, bourrades viriles et clins d'œil, promesses d'emmener les deux gamins à Dadizeele, un parc d'attractions où ils n'iront jamais, et l'Impala dépose Jacky devant chez lui. D'habitude il rentre à pied, en bus les sales mauvais jours. Là il fait durer les adieux, garde la portière ouverte pour remercier M. Weynants, au revoir, la balade en auto c'était vraiment gentil de votre part, c'est une comme ça que j'aimerais avoir plus tard, salut Tom à demain matin, on a interro sur les voyelles doubles... Faut bien réviser, espérer une bonne note. Petit merdeux, mondain, petit-bourgeois avant l'heure! Et faux-cul il va sans dire. T'as une fortune en héritage mon Jacky, tu pourrais rester analphabète, radin comme tu es tu péterais quand même dans la soie jusqu'à la fin de ta vie. Est-ce que Tom l'a compris dès cette époque? Non. Admettons que non. Tom a juste vu son père s'attarder, se pencher, admirer la façade monumentale, et siffloter entre ses dents quand la maman de Jacky, lunettes noires, dégaîne artiste, brune décoiffée et visage sans expression de rien, de femme qui en a vu, lui ouvre, reste un instant sur

le seuil à regarder l'auto noire, le gosse dedans et l'homme séduisant, penché vers elle, qui la salue avec deux doigts à la tempe, militaire bidon et vrai gigolo, juste avant qu'elle ne referme le battant sans un mot ni un signe.

Est-ce que Jacky se souvient de ce soir lointain? Possible aujourd'hui. Tom, s'il n'a pas saisi à l'époque, tout gamin de rien, la signification de cette brève comédie, ou tragédie, c'est selon, Tom a sans cesse essayé d'oublier, gommer cet accroc du temps, cette seconde immobile de Mme Doutriaux debout, terrible et lumineuse, sa mèche de rien à foutre en travers de la joue, sur le sombre du vestibule derrière elle, et n'est jamais parvenu à un début d'amnésie volontaire. Au contraire, il a nourri, enrichi à rebours l'instant de ce qui adviendrait plus tard, comme si le destin était inscrit en filigrane, à l'encre sympathique et lisible après coup, trop tard, dans cet éclat d'après-midi. Possible que le tragique de son existence, celle de Jacky – se prénommer Jacky, non mais qui supporterait ce prénom sans aigreur toute la vie? – et des satellites sentimentaux de ces enfants tristes, possible que tout le chagrin à venir s'enracine dans cette fracture, comme si Tom avait arrosé une mauvaise herbe. Disons ainsi, arroser une mauvaise herbe. Les faits sont bien plus terribles.

CHAPITRE III

Le son du moteur ne trompe pas, une suite de petits pets aigres au ralenti : une Vespa du temps jadis, une guêpe, une vraie, vient d'entrer dans la cour de la Vacquerie. Ripolinée en rouge boucherie par-dessus la peinture d'origine, visible à une éraflure au garde-boue avant, un kaki ou un bleu-vert rouillé depuis longtemps. Le conducteur, en jean, blouson de toile écrue et casque rond Cromwell, le conducteur est encore plus grand que Tom. Sans quitter sa selle triangulaire, il a posé les pieds de chaque côté du scooter, coupe le contact et apprécie la situation : la R25, la jolie jeune fille assise là-bas au salon de jardin, portable en main qui le considère de loin, figée, les silhouettes entrevues du coin de l'œil aux fenêtres des étages et ce charnier de plastique devant l'aile des invités. Trois secondes d'immobilité, il ôte son casque, le suspend au guidon de la machine qu'il met à la béquille, décroche une besace du porte-bagages et va droit au carnage. Grand type, plus que Tom encore, avec du félin dans le mouvement, ou une grâce dans sa démarche vive de danseur classique à l'entrée en scène avant *Coppelia* ou *Le Lac des cygnes*, cette manière de projeter le bassin, ou le phrasé corporel souple des matadors à l'approche du danger, de la mort au mufler bas, une gueule de guide du

désert, de copain d'Indiana Jones, un visage en méplats, très aristocrate des grandes tentes, ou brigand des Carpates, nez aquilin, abondante chevelure ondulée, bleue à force d'être noire, peau à peine bise, barbe de quelques jours et regard noisette qui cille peu.

Il baisse les yeux sur la jonchée de corps, passe outre et fait un pas dans la pièce dévastée par Jacky. Il lui faut presque incliner la tête pour franchir le seuil.

Là-haut, à l'étage au-dessus de la cuisine, la chambre au lit à chevet de bois flotté, comme une invite au tendre naufrage, disait Véronique, Véro, Jacky regarde Cécile défaire les bagages, dans la suite matrimoniale que Tom et Babette ont eu la délicatesse, ou la superstition de ne pas squatter. À l'instant où il entend pet pet pet, voit l'arrivée de la Vespa, l'échange muet entre le type et Lydie, la petite garce, qui s'est levée au ralenti, comme une amante étonnée, il manque valdinguer Cécile et sa valise ouverte, et il est déjà dans l'escalier :

– Tom ! Ton Mehdi est de retour ! Je vais lui dire deux mots !

Parce que nom de Dieu si c'est pas là sa vieille Vespa maquillée ! Elle était céladon foncé ! La voilà rouge soviétique ! Bientôt, si ça continue, Tom et sa clique vont lui voler son petit linge, prendre sa place ! Faut mettre le holà, et vite ! Derrière lui ça cavale déjà, les pas claquent aux parquets et carrelages, on craint l'agression sauvage, un Jacky impitoyable, Cécile, Tom... Et Lydie la première sur ses talons. Le petit bataillon traverse la cour en désordre, au petit trot, et on rejoint Jacky, campé dans ses frusques couleur jus de fruits à hauteur des mannequins morts. Le scootériste est à l'intérieur, dans l'œil du chaos. Tom précise à mi-voix :

– Nedim, il s'appelle Nedim.

Jacky ne relève pas, se contente de battre la semelle, sorte de général en attente d'une reddition. Quand Nedim apparaît dans l'encadrement de la porte, le cliché un peu

froissé avec la femme et les gamins au poing, Tom va à lui, lui serre la main, salut Nedim, fait les présentations, vite, pour ne pas briser le fragile pacte de non-agression. Nedim, cousturier libanais, syrien d'adoption par mariage, Lydie, Cécile, mon ami Jacky, grand reporter, si si tu es reporter, je t'ai parlé de lui, le proprio des lieux. Jacky se tait, pas mal flatté, grand reporter, lui, bigre. Il tâche de calmer ses humeurs instinctives de grognon. Faut jamais affronter de face quelqu'un qui occupe le terrain. Il néglige les paroles d'apaisement glissées par Cécile à son oreille, laisse, le monsieur a compris la situation, il a assez d'ennuis comme ça, on peut lui fiche la paix un peu... Il attend quand même un temps d'affrontement possible, celui observé par les coqs de combat avant de se voler dans les plumes, et puis il hoche la tête, deux secondes de son rire d'insecte, et, sans regarder Cécile :

– Chérie, tu pourrais aider monsieur à ranger un peu ?
Lydie va te donner un coup de main, hein Lydie ?

Et pour Nedim toujours impavide :

– Excusez, on a un chouïa mis le bazar. Si on avait su le fin mot, on n'aurait pas eu une pareille réaction d'humeur. Tiens, « chouïa » c'est pas un mot d'arabe ? Si, j'en suis sûr. On vous l'a piqué, à la guerre comme à la guerre !

Nouveau bref rire grincé, un regard sur les longs doigts de Nedim, faits pour le piano, ou la caresse, mais certains brisés, mal ressoudés, bancroches, et il ajoute :

– En tout cas bienvenue chez moi.

Avec son sourire Miror, à faire reluire l'argenterie. Lydie grogne, elle est pas femme de ménage. Tom avance que si on mangeait l'omelette d'abord, aucun tremblement de terre n'est prévu dans le coin, les affaires de Nedim vont pas s'envoler... Rien à faire, Jacky a déjà poussé Cécile et Lydie à l'intérieur, Nedim est entré à leur suite dans le living, carrelage bleu en pierre de Tournai et cheminée feu de bois, transformé en atelier, avec machine à coudre et tous les outils, les ustensiles du tailleur, et un fauteuil

Voltaire bousculé dans un coin, couvert de chutes de tissus. Devant le futoir aux odeurs d'apprêt, de repassage, il y a un court moment suspendu, comme après une explosion, un crash de voiture, l'instant de silence blanc après une avalanche. Et puis le temps redémarre, les cris, les pleurs, les hurlements pendant la recherche des survivants. Ici Nedim récupère seulement une robe tout juste surfilée, la suspend à un cintre, replie ensuite des patrons chiffonnés, indique du doigt où reposer un coupon d'organza, la pelote où piquer les épingles éparses, le mètre ruban là, la règle, les grands ciseaux, la craie à tracer sur les étoffes... Cécile rassemble des croquis épurés sur papier Canson, s'extasie sur les projets de robes d'après-midi, de soirée, on dirait des trucs de haute couture, Saint Laurent, Dior, Balmain, Stella McCartney! Elle ramasse un chiffon de satin noir, une robe de cocktail osée, longue et fendue, ajustée, qui monte en corselet, sous la poitrine, dont le haut consiste juste en deux larges bandes parallèles qui auront du mal à contenir une honnête paire de seins. Ceux de Cécile en tout cas, qui la tient devant elle, se mire dans une glace en pied, comme avant de l'essayer, la lisse sur son corps, d'une caresse furtive du plat de la main. Jacky, assis sur un tabouret haut devant la table à découper, la regarde faire avec une sorte d'incrédulité, sourcils levés. Il fait ttt entre ses dents, signal que Cécile arrête ce manège sensuel, et souffle :

– On n'y est pas allés de main morte, j'aurais pas cru. Mais celle-là nous a échappé. Tu la veux mon cœur? Je te l'offre. Il en veut combien le monsieur, de ce pousse-au-crime? Tu l'essaies?

Cécile n'a pas le temps de répondre Lydie reprend :

– Aucune, maman n'oserait s'habiller comme ça. Moi je pourrais. Et «on» c'est toi tout seul, Jacky. Nous on t'a regardé faire. Et maintenant moi j'ai faim!

Vrouf, un courant d'air, elle est déjà dehors. Tom lui crie les œufs dans le frigo, la poêle à gauche de l'évier, assiettes

et verres... et tant pis elle est déjà loin. Jacky l'a laissée partir sans protester, juste des yeux de dédain sur son dos, ses petites fesses, pour qui elle se prend la gamine, attends un peu qu'on voie ce qu'on verra, et il avise un cube marron dans une coupelle sur l'appui de fenêtre, va l'examiner, le humer :

– Du savon. Qu'est-ce que ça fout ici ?

Nedim s'est figé, Tom s'est précipité :

– Touche pas malheureux, c'est du savon d'Alep. Couleur châtaigne dehors, vert pistache dedans. La Rolls des savons. Il est de là-bas, Nedim. C'est un bout de ton pays, hein oui ?

Le tailleur se contente de hocher la tête. Jacky repose le cube, passe à la photo remplacée par Nedim sur le manteau de la cheminée, la lève à la lumière :

– Et ça, c'est madame et les gamins, un autre bout de ton pays ? C'est où Alep, ton bled ?

Cécile a suspendu la robe noire, soupire, bien consciente de n'avoir guère d'occasions de porter un tel vêtement, et entreprend, baissée, à genoux, de remettre dans un carton les bobines de fil éparses partout, récupère un carnet de moleskine pourpre tombé sous le voltaire, tâche de voir le cliché par-dessus l'épaule de Jacky. Tom fait encore le truchement :

– Elle s'appelle Myriam. Elle est encore là-bas, en Syrie, avec les petits, dans sa famille à elle. Ils économisent l'argent que Nedim envoie pour payer de bons passeurs vers la France, bientôt.

– T'es le confident d'un muet, toi ? Chapeau, t'en feras jamais d'autres, il n'y a que toi pour une esbroufe de la sorte !

– Il ne parle pas mais il écrit. En français. Sans fautes d'orthographe.

Tom a quêté l'approbation de Nedim qui sourit à demi et, à l'improviste, reprend le cliché à Jacky, le met dans sa besace. Personne n'entend Jacky grommeler :

– Faut surtout pas se gêner. Moi non plus je fais pas de fautes. À aucun propos.

Parce que Cécile a fait deux pas, tend le carnet à Nedim qui le considère une seconde, hésite, puis le prend d'un geste un peu brusque, l'ouvre, tourne quelques pages, soupire profond... Encore quelques pages tournées... On attend... Et rien : il le glisse vite fait dans la poche intérieure de son blouson, comme un gosse cache un bonbon. Avec une sorte de prière douce au fond des yeux : s'il te plaît madame, c'est personnel ! Cécile en demeure bouche ouverte, bredouille que c'est bien normal, elle n'est pas offensée, Nedim ne veut pas qu'on voie ses brouillons, les croquis de ses nouveaux modèles... Tom, embarrassé par le geste presque violent de Nedim, bredouille son flot de phrases habituel pour se protéger par les mots, tant qu'il parle il ne peut pas mourir ni souffrir, il bredouille que voilà bien un cahier de projets tout nouveau, il ne l'a même jamais vu dans les mains de Nedim, Nedim s'organise, bravo Nedim, c'est rien, pas important, on comprend ta nervosité, les artistes ont leurs secrets, lui a presque le même carnet, à peine plus écarlate, pour noter ses finances, et Jacky ne bredouille pas du tout, il répète, fort cette fois, bien faraud, l'ironie lourdingue :

– Surtout te gêne pas, t'es juste que dans ma maison et là c'est rien que ma femme que tu traites façon islamiste, mais peu importe je suis volontiers partageux. En revanche tes reliques personnelles, tes débris de désert, on s'en fout pas mal tu sais.

Nedim regarde Cécile, droit sans ciller, altier et humble à la fois, s'il te plaît madame oublie, et elle, touchée de cette fragilité d'homme muet, incline un peu la tête, pardon, je ne voulais pas vous offenser.

Plus tard, dans l'après-midi immobile, sauf Nedim, retourné dans son atelier peut-être s'occuper d'une commande, ou finir de remettre d'aplomb son royaume, et

Lydie qui révisé son bac de français dans sa chambre, *L'Étranger*, marrante la coïncidence non, on en a un parmi nous d'étranger, à part ces deux-là il sont restés trois à table. Les vieux de la vieille, à peu près raccommoés d'amitié à coups de tu te souviens, comme s'ils s'étaient perdus de vue depuis des lustres, à se rappeler de faux paradis d'enfance, de lycée, de faridons, tous ces faux-semblants et beaucoup de vin partagé, et Cécile, sur la terrasse tout au bout du living, après la véranda, dans ces meubles en teck noircis par trop de sale temps d'hiver. Nedim a aidé Lydie, en silence, à dresser la table. Argenterie du XIX^e, chinée à la braderie de Lille par Véronique, avec monogramme AL, va savoir la signification, Alphonse Leclercq, Anthony Lester, un mystère gravé sur le manche, vaisselle de Limoges et verres Baccarat dépareillés. Jacky a tenté une raillerie, s'est dit ravi d'être aussi bien accueilli chez lui, Tom l'a regardé sans répondre. Jacky s'est senti sot à un point, pareil qu'aux époques scolaires. Pour sauver la face, il a dit que bon, lui Cécile et la petite, au bout du compte ils allaient rester, le séjour risquait d'être drôle. Bien sûr, Tom et les siens étaient les bienvenus, l'autre zèbre aussi, le couturier de ces dames.

Là, sur du temps étiré, ils sont trois à finir l'omelette de Tom, picoler un rosé qui tiédit trop vite, chipoter des feuilles de salade cuites par le soleil, dégoulinantes d'huile d'olive et râler, Jacky surtout, que Tom n'ait pas acheté de glaces.

– T'as pas les moyens de recevoir ou quoi ?

Et à faire semblant de garder au chaud des souvenirs d'enfance si doux à l'âme, d'avoir désormais dans les mains le meilleur des mondes. À éviter les sujets brûlants aussi. Véro, la ragazza au corps sauvage et empli du rêve des deux hommes, le périlleux de cette cohabitation bricolée aujourd'hui, le statut de Nedim, clandestin, sans papiers, sa famille en péril... Alors on cause Coupe du monde de foot, grève SNCF, festival de Cannes, sourire de Penélope Cruz plus exactement, est-ce que le Weinstein là, le violeur

de starlettes en a profité? Penses-tu, elle a pas besoin de promo canapé. J'en jurerais pas. On laisse Tom partir au ravitaillement à la cave. Silence pendant son absence. Cécile regarde vague vers le verger, ne voit pas les cerises cœurs-de-pigeon déjà pas loin de maturité, inquiète de sentir Jacky sur les nerfs, le souffle à l'étroit, comme tout à l'heure quand il décapitait. Lui en vient une sensation de suffocation, au point qu'elle se dégrafe d'un bouton, vite, à la dérobée. Tom revient avec une bouteille fraîche, du gigondas, pas mal, pas mal, élève la voix dès le seuil de la cuisine, et pendant ses grands pas pour regagner sa place, chercher le tire-bouchon, se rendre compte que Cécile s'est mis la poitrine à l'aise, et, pas loin de rougir, parler, comme souvent, pour emprisonner le réel dans un filet de phrases sans guère d'importance :

– Depuis avril on ne sait jamais quels trains circulent. Des fois ils en rajoutent, des fois ils en suppriment en plus des prévus. Géri en a marre. Elle perd du temps. Quand est-ce qu'elle fait ses devoirs, révise? Alors elle évite de revenir, reste même le week-end à Lille chez sa tante Thérèse. Sauf si Babette a le temps de passer la prendre en auto. Je veux bien les revendications, la défense des acquis, mais une grève le jour du bac, bravo!

– Faut bien que ceux qui n'ont pas connu le foutoir de Mai 68 fêtent l'anniversaire par un grand bordel. Défense des droits acquis, mon cul!

Jacky a chaussé ses lunettes de soleil avant de répondre, l'œil sur Cécile et ses vapeurs. Elle le voit, se rajuste, accepte le verre tendu par Tom, tire sa chaise à l'ombre et ôte ses sandales dans un soupir, elle se mettrait bien en maillot. Silence. Bon, c'était pour rire. Le ciel bleu layette prend peu à peu, à l'est, un orient de perle satinée. Possible que ce soit signe d'orage. Au loin, nord-ouest, on entend les voitures descendre la côte de Mons-en-Pévèle, presque comme des roulements de tonnerre. Tom clappe de la langue, le

gigondas on peut pas dire mais tout de même, rapport au bandol hein... et ajoute :

– J'ai demandé à un cheminot, un gradé, un capitaine de vaisseau SNCF, d'où ils venaient ces fameux acquis. Il croyait, et je parie que la majorité de ses copains pareil, que les syndicats ont arraché ces avantages aux accords de Grenelle en 1968.

– Et alors ? T'as une autre explication ?

Déjà rigolard Jacky, oublieux des rigueurs intellectuelles de Tom, de sa mémoire de mammouth. La réponse est mesurée, comme vérifiée avant chaque mot :

– L'action à la Libération du Conseil national de la Résistance, réuni clandestinement par Jean Moulin au printemps 1943. Les partis de gauche et les syndicats ont veillé à l'application sur le terrain après la fin de la guerre. Grosso modo.

Jacky s'agite, se lève à demi, se rassied. On transpire des fesses par ce foutu temps moite et sa voix est pleine de métal, celle des speakers de la TSF autrefois :

– Tu sais toujours tout. Mais tu ne sais rien au fond. « Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien », Socrate, ton dieu, parlait ainsi, non ? Tu vois, j'écoute ce que tu dis. Toi, tu n'écoutes personne. Depuis toujours tu fais la leçon et regarde où t'en es de ta vie. Mes parents te donnaient en exemple, ta mère était à genoux devant toi, c'est peu de le dire, ton père n'était pas loin de lancer des paris sur tes capacités en calcul mental, et résultat des courses tu tires le diable par la queue pire que ton Libano-machin de coureur. Lui, il a les couilles d'entreprendre, même hors la loi. Et tu vois, je regrette sincèrement de lui avoir abîmé ses affaires, ses mannequins. Ce type a du mérite. Toi tu squattes sans risques. Moi te jeter à la rue ? Tu sais bien que non. On a ensemble une histoire d'anciens gamins. Marignan et la mort d'Henri IV, Balzac et sa *Tragédie humaine*, Molière et tout le tralala, ton bagage culturel, tes séductions cérébrales, Véro s'en foutait. Elle te trouvait moche et sans avenir. Tout

l'inverse de moi. La preuve elle m'a choisi. Alors tes références érudites!...

Tom se tait, ne corrige pas «tragédie» pour «comédie»: l'évolution inverse, du comique vers le tragique, est plus fréquente. Au fond Jacky a peut-être raison, Balzac a écrit la tragédie des passions humaines. Il regarde l'angoisse de Cécile, la grâce de son corps, griffée de trouille, sa façon de serrer ses mains entre ses genoux, tétanisée. Il ne voit pas son cœur manquer un battement, qu'elle s'en agrippe la poitrine, quand il réplique enfin, sans hargne, mine de rien, un petit plissement des paupières apaisant pour elle:

– Puisque tu parles d'elle, hier c'était l'anniversaire de la mort de Véro. Babette a mis un bouquet sur sa tombe, au cimetière de l'Est. Paraît que celle de Pierre Mauroy est magnifique.

Il a parlé avec onction, façon ces messieurs de la famille devant un caveau ouvert, et s'éclaire d'un coup, farceur:

– Dis donc, on n'a pas eu l'occasion d'en parler mais l'enterrement de Johnny, t'as suivi à la télé? Victor Hugo à côté a eu des obsèques de moins que rien. De misérable!...

Et son rire explose, ample, un rire d'opéra, de Falstaff, de Méphisto. Jacky ne peut s'empêcher d'accompagner d'une tournée de crécelle, crcr, et Cécile se détend.

– Trois ans après mon départ, elle continue la fête des voisins, rue Jack-London? C'est quand? Vous irez?

Jacky s'est levé, s'ébroue, prendrait bien un petit café et un cognac tiens. Est-ce que Cécile en veut? Non. Tant pis. Et il va, menton levé, fourgonner dans la cuisine, chercher les capsules, les tasses, le sucre, le cognac dans le bar du salon, marmonne, qu'est-ce qu'il croit ce minus, qu'on est des sauvages? Personne de la rue n'oserait oublier la fête sanglante où Véro a choisi de s'en aller, et en raviver le souvenir noir. Là-bas, sur la terrasse, Cécile s'est penchée vers Tom, les coudes sur les cuisses, ses taches de rousseur foncées par le soleil, dans un mouvement de tendre

confiance, elle dirait l'amour avec le même abandon, et elle chuchote :

– Tu me raconteras ? Rien que nous deux, sans Jacky, qu'il ne souffre pas.

Tom fait oui de la tête, bien qu'il ait envie de revenir avec Jacky sur cette foutue soirée, comprendre le geste inadmissible de Véro, femme comblée socialement, désirable parmi les désirables, il a envie de trouver le sens du suicide de Vénus, une Vénus de barrière qui avait des fois mal aux dents, des bleus aux coudes, une maladroite du ménage, presque hémophile, mais aurait fait tomber raide Michel-Ange devant la perfection et l'abondance de ses formes. En même temps que les images de Véro lui remontent il s'adjure en silence, n'y pense plus Tom, pas de vaines douleurs. Il voit Cécile jeter des coups d'œil vers la cuisine, meuble la conversation pour amuser la galerie, qu'on n'imagine pas des complots. Jacky est vite froissable, c'est de notoriété :

– En ce moment côté boulot, je suis pas mal à sec. Deux ou trois anciens clients, des PME dont je débrouille la compta. Et puis je fais un peu l'agent artistique pour Nedim. Placer ses productions, lui trouver des clientes... Ce qui me laisse du temps : je surveille l'évolution des cotes sur le Mondial de foot. Va y avoir du blé à moissonner.

Il a sorti un carnet, presque identique à celui de Nedim, de moleskine écarlate, montre des chiffres à Cécile qui s'écarquille. Hou là là, elle rit un instant, une main devant la bouche, n'y connaît rien au foot. Tom non plus mais en paris il touche sa bille. Il le dit, veut expliquer ses calculs, par exemple pour le tour qualificatif, le match contre l'Australie, et voit les yeux de Cécile s'égarer au-dessus de son épaule, se tourne : elle regarde Nedim tâcher de rafistoler un mannequin, au moins le haut, qu'il tienne droit sur un tabouret. Et Tom, devant ces yeux de torrent clair, ressent une petite pointe de jalousie, non, de désir. Et puis le nœud de sa gorge se défait, il se secoue, allons, sourit à

Jacky qui revient de la cuisine, les cafés et un verre d'alcool sur un plateau :

– De quoi vous parlez tous les deux ?

– De toi. En mal bien sûr.

Jacky s'assied, sacrée chaleur, c'est de l'armagnac, pas trouvé le cognac. Cécile se rapproche de la table, sucre, petite cuiller, touille avec application. Jacky laisse un beau temps d'acteur, pour assurer son effet, baisse les paupières, soudain immobile devant sa tasse :

– Tu vois ma chérie, ce n'était pas à moi de préparer le café. Tom a fait l'omelette et il ne prend pas de café. Il a rempli sa part de travail. Toi tes dix doigts ils t'ont servi à quoi aujourd'hui ? À rien, même pas à offrir une aide véritable à ce pauvre Nedim. Souviens-toi de ton ancien métier : hôtesse. Une hôtesse est là pour accueillir et servir. Ne perds plus jamais conscience de ta place. À défaut de servir, tu peux desservir.

Bref grincement de gorge, content de son jeu de mots, un bredouillis d'excuses à Tom, il ne voulait pas laver son linge sale devant lui mais certains principes de vie conjugale doivent être parfois réaffirmés. Et Jacky aspire une gorgée bruyante, juste au moment où Cécile se lève en hâte, veut ramasser les couverts, laisse échapper un couteau, renverse sa tasse, pardon mon chéri, pardon, et où le portail s'ouvre sur une jeune fille robuste, brune, la mèche sur l'œil, un sac Longchamp à la saignée du coude, un téléphone dans la main, le jean lacéré et le débardeur canari trop justes pour un corps sans retenue, et un échalas nerveux du jarret, la barbe comme une pelouse grillée, hirsute sans élégance, en T-shirt blanc. La fille voit la table sur la terrasse, s'arrête net et dit :

– Eh merde. Pas eux ! Pas déjà !